

société
française
des
architectes



247 rue Saint Jacques
75005 Paris
Tél. : +(33) 1 56 81 10 25
Fax : +(33) 1 56 81 10 26
redaction@levisiteur.com



CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

**Groupe de recherche international
"Savoirs artistiques et traités d'art".**

Colloque international :

« Théorie et projet »

organisé par
la Société Française des Architectes
en partenariat avec
le CNRS (GDRI "Savoirs artistiques et traités d'art")

Ce colloque aura lieu
dans les locaux de la Société Française des Architectes
247, rue St Jacques, 75005 Paris
(entrée libre et gratuite)

les 6 et 7 mai 2011

Colloque réalisé avec le soutien de l'Urbaine de Travaux

URBAINE
D E T R A V A U X
FAYAT GROUP

Thématique

Qu'est-ce qui définit, aujourd'hui, l'intelligence de l'architecture ? Qu'est-ce qui peut la mettre à l'abri de la monotonie engendrée par l'économie pratique et constructive des maîtres d'ouvrage et des constructeurs ?

Theôria : groupe d'envoyés à la consultation d'un oracle. Telle est l'origine grecque de ce mot, avant que sa signification ne change au sein des arts et de l'architecture, dans le voisinage de l'histoire, de la critique et de la philosophie.

Plusieurs manifestations témoignent aujourd'hui d'un désir de théorie : le Grand Paris a voulu être l'occasion de proposer de nouvelles grilles de lecture du territoire et de nouvelles manières de « faire projet » à l'échelle de la métropole, tandis que la question écologique impose la nécessité d'un nouvel « ordre », d'un nouvel « habiter ». Mais on ressent également un manque d'outils pour appréhender le réel, pour penser le monde, guider l'action. Comme si le saut d'échelle qu'imposent les mégapoles et la mondialisation mettait en question la possibilité même des repères que la raison tente de faire exister. Par ailleurs, la vitesse de production et de circulation des énoncés et des images par les Nouvelles Technologies de l'Information encourage un nomadisme et un papillonnage qui bouleversent notre rapport au savoir.

On entend dire çà et là que l'ère de la méthode serait révolue : pas de principe, pas de règle. Qu'en est-il alors des critères d'appréciation et de compréhension des formes et des matières mises en œuvre, partageables et vérifiables ? Quels types de revendications, de discours, de métaphores sont mobilisés aujourd'hui pour défendre l'intérêt des projets d'édifices ?

Qu'est-ce que nous enseigne, au fil de l'histoire occidentale, l'évolution du statut et du rôle des textes, très différents, que l'on réunit aujourd'hui trop rapidement sous une même appellation de « théorie architecturale » ? Si la théorie a longtemps permis de comprendre l'hétérogène, d'identifier et de classer des catégories afin de permettre à la pratique de se repérer dans le chaos, d'agir malgré la complexité, quelle utilité peut-elle avoir dans le fonctionnement du monde contemporain ? La question du fond recoupe nécessairement celle de la forme : l'heure n'étant plus aux traités, aux guides à l'usage des bâtisseurs, ni aux manifestes, quelle forme de discours est en mesure de « parler » aujourd'hui ?

Nous sommes entrés dans un nouvel âge encyclopédique où la spécialisation des savoirs requiert paradoxalement les principes d'une nouvelle interdisciplinarité. L'architecture est appelée à y répondre afin de trouver sa place dans les sociétés contemporaines de la connaissance, au-delà du seul spectacle événementiel qu'elle se trouve si souvent condamnée à offrir.

VENDREDI 6 MAI

Des modifications pourraient survenir après la rédaction du présent programme nous vous invitons à consulter la mise à jour sur notre site internet www.sfarchi.org

9h30

Mauro Galantino

IUAV, Venise

Propos sur deux filières parallèles de projets

La première s'interroge sur ce que j'appellerai la notion d'« espace conforme », ou de « forme majeure ».

Entre la forme majeure et l'espace s'établit une « liaison dangereuse » comme entre le visage et le masque (J. H.) : la forme majeure est capable d'accueillir un certain programme en premier lieu, mais rien ne s'oppose à ce qu'elle en assume aussi d'autres. Voilà une question liée au concept d'adhérence, qui voudrait que la forme majeure subisse une « torsion » rendant reconnaissable la signification de son usage. Cette méthode établit une continuité avec la tradition fonctionnaliste, en opérant un déplacement de la fonction à la signification.

La seconde posture rejette l'affirmation soutenant que le monde est dépourvu de sens, qui lui semble être une réponse banale. Le monde a le sens que l'homme construit, et la distance critique entre nous-mêmes et le « réel » mesure notre capacité de transformer ce dernier en culture.

Ici, la ville et le type évoluent, ensemble, vers une production contrôlée, par l'architecture, de fragments denses de signification (sens), au service d'espaces signifiants.

10h00

Helio Piñon

Universitat Politècnica de Catalunya

Théorie du projet

Je proposerai quelques observations issues de mon expérience architecturale :

- *L'architecture est la « représentation de la construction »*, le terme de construction étant employé ici dans un double sens : matériel et formel. L'architecture considère la logique de la construction matérielle d'un point de vue systématique qui transcende les pures normes techniques ; un point de vue fondé sur l'appréciation visuelle d'une logique différente, compatible avec la logique matérielle mais non réductible à elle : la logique de la construction d'une forme en tant qu'ensemble.

- *L'activité d'ordonnement de l'architecte procède par des jugements esthétiques qui recensent les qualités formelles et les identifient non pas visuellement, mais au travers de concepts.* C'est un processus qui, à l'inverse de ce qui se passe généralement dans les discours théoriques et critiques, ne commence pas dans le concept : il va de la vision à la raison, et non de la raison à la vision.

- *La matière première de l'architecture est l'architecture elle-même.* En réalité, contrairement à ce que beaucoup de critiques et d'architectes voudraient nous faire croire depuis quarante ans, les architectes ne sont pas nourris d'idées : un architecte n'est pas un « constructeur de concepts » comme on le lit fréquemment dans les revues d'architecture. La croyance perverse selon laquelle l'architecture pourrait être réinventée chaque jour, ou, mieux encore, la possibilité de se passer de l'expérience est à l'origine de la pathologie que je commenterai lors de mon intervention.

10h30

Jacques Lucan

EPFL et ENSA Marne-la-Vallée

Architecture contemporaine et nouveaux paradigmes conceptuels

A quels principes de conception répondent les projets d'architecture d'aujourd'hui ?

Une idée souvent partagée, sinon communément admise : l'architecture contemporaine s'en va dans tous les sens, présente le spectacle d'une diversité formelle, d'un « éclectisme » que l'on ne peut plus rapporter à des principes généraux ; les développements récents de l'architecture induisent une perte de repères, une absence d'intelligibilité.

Je laisserai volontairement de côté des explications qui pourraient être basées sur l'interprétation de phénomènes liés à la mondialisation ou à la globalisation, donc des explications relatives aux effets spectaculaires qui en résultent.

Mon propos concernera donc la conception des formes architecturales contemporaines ; il posera que les caractéristiques de celles-ci sont bien plus convergentes que divergentes. Ce qui, par voie de conséquence, m'amènera à poser l'hypothèse de l'émergence de nouveaux paradigmes architecturaux, dont je proposerai la description.

11h00

Judith Rotbart et Laurent Salomon

ENSA de Normandie et ENSA de Paris-Belleville

Muralité Moderne

L'enceinte et ses variations, l'intérieur et ses nuances, la présence et ses moyens : l'architecture est née sous l'empire des murs. Ses évolutions récentes démontrent qu'il y a une muralité moderne qui sait transmuier l'enceinte en horizon, l'intérieur en intervalle, la présence architectonique en présence picturale. La substitution d'un mur-tableau à un mur-structure appartient aux temps modernes. La disparition de la muralité archaïque peut être comprise comme illustration architecturale – donc culturelle – d'une libération politique : la prédominance du désiré (le pictural) sur le nécessaire (le structurel). C'est pourquoi nous explorerons ici les possibilités effectives d'une opacité plane non structurelle, dans toutes ses positions - parfois cadre, parfois fond, parfois masque, mais jamais dédiée intrinsèquement à la *charge* - afin de déterminer la place de cet élément de langage dans le vocabulaire *a-narratif* propre à l'architecture moderne.

11h30

Laurent Beaudouin

ENSA de Nancy

Variations sur la lenteur

« Le plan est un casse-tête est imbriqué dans un volume en quatre dimensions pour lequel la largeur, la longueur et la hauteur comptent autant que la durée. »

« En architecture, la ligne n'est que le début d'une ombre. »

« L'horizon nous retiens à terre, par le poids du regard. »

« L'architecture est du temps ralenti. »

« La couleur est de la lumière libre. »

« La concavité de l'architecture est réversible comme un gant, pour elle, il existe une intimité extérieure, comme il peut exister une urbanité intérieure. »

12h00
séance de questions et débat

13h00
Pause de midi

14h00
Yvonne Farrell et Shelley Mc Namara
Dublin University

The city as a piano

L'écrivaine Antonia Susan Byatt évoque le processus de composition poétique dans lequel les mots sont assemblés de façon aléatoire avant de trouver forme et sens au sein de cet assemblage. Le plaisir des mots, le jeu des mots vient en premier, c'est ensuite qu'émergent la forme et la sensation de la composition. Si nous transposons cette réflexion à l'architecture, l'assemblage mobilise la lumière, l'ombre, l'abri, le poids, la transparence, le volume, le son, le toucher. La ville est à l'image du piano : en premier, en tant que structure complexe d'éléments individuels, entrelacés et interconnectés, dont aucune partie ne peut être retirée sans perdre la musique. En second, parce que comprendre une ville implique d'en saisir la mesure, la gamme, le rythme, le son et le silence.

14h30
Nathalie Roseau
ENPC

La fabrique du projet à l'épreuve du Grand Paris

La consultation internationale du Grand Paris a permis l'éclosion d'un débat stimulant sur les questions clés de la grande métropole, tentant selon différentes approches d'appréhender la globalité du phénomène métropolitain et ses cadres possibles d'intervention. Dans ce grand mouvement de réflexion, les architectes ont occupé une position privilégiée, s'interrogeant notamment sur le rôle de la profession dans l'édification métropolitaine, confrontée à l'intensification des flux, l'obsolescence permanente et la difficulté de rendre intelligible l'acte architectural. Toutefois, la consultation ne semble pas encore avoir produit de nouvelles formes collectives de penser et d'agir, pourtant promises par les perspectives de réinvention qu'offrait la consultation.

Qu'est ce qui explique cet échec relatif et provisoire de la démarche initiée voici 3 ans ? L'accumulation institutionnelle, la rareté de l'investissement public, la complexité de la structure métropolitaine sont-elles les seules en cause ? Le contexte d'incertitude des prévisions, d'accélération des mutations, de mondialisation des enjeux et des inquiétudes, est-il seul responsable de cette incapacité à agir collectivement ? Cette communication reviendra sur l'imposant corpus produit autour de la consultation, posant, à l'aune de cette actualité, la question de la fabrique du projet dans la grande métropole contemporaine.

15h00

Karim Basbous

ENSA de Normandie, Ecole Polytechnique

Au nom du concept

Lorsque Vitruve définit le savoir de l'architecte, l'activité intellectuelle qui prendra par la suite le nom de « discours » ou de « théorie » est essentiellement rétrospective : elle vise à éclaircir, à expliquer le fait architectural, considéré comme le fruit d'une industrie dont les ressources débordent la raison discursive.

Depuis lors, le statut du discours a considérablement évolué, et il est de plus en plus fréquent de voir ce dernier briguer la chaire du « donneur de sens », imposant à l'édifice le rôle subalterne d'illustrer le propos à la manière d'un livre ouvert. Cette conquête du « lisible » aux dépens du « visible » arrache l'architecture du champ spatial où elle relève des lois de l'évidence *sui generis*, pour la placer sous le régime du verbe, par le truchement d'un usage littéral de la métaphore. Nous tenterons de comprendre ce renversement, et d'en mesurer les conséquences au sein de la discipline architecturale.

15h30

Michael Hays

Harvard University

La perte de son Autre par l'architecture

A partir d'exemples tirés des premiers travaux d'Aldo Rossi et de John Hejduk, j'aborderai une notion latente de ce que Jacques Lacan appelait le « grand Autre », ou simplement « l'Autre » - l'ordre de la symbolique architecturale-sociale à l'œuvre derrière l'imaginaire architectural-typologique. Je montrerai que la récente régression anti-théorique en architecture peut être comprise comme la fin de l'Autre de l'architecture.

Parallèlement à Lacan, je me référerai brièvement à la conceptualisation par Theodor Adorno de la « non identité » de l'art avec son contexte social et à son insistance sur l'idée que l'existence de l'art découle de sa négation de ses origines. J'essaierai ensuite de montrer que le refus par l'architecture contemporaine des complexités de la réflexion et de la dialectique négative est lié à son adoption de paramètres d'évaluation purement économiques.

Dans la dialectique négative de la dernière avant-garde, on considère comme d'emblée perdue la possibilité de l'architecture en tant que pratique critique socialement engagée. Dépendante d'un Autre, d'un champ organisateur par rapport auquel elle est extérieure et décentrée, l'architecture est aliénée, ne serait-ce que la forme même de son absence (ce que montreront les exemples de Rossi et Hejduk.) Mais rien n'a jamais garanti l'autorité ni la consistance de cet Autre dont dépend l'architecture. Plus tard, à notre propre époque de technologies dé-différenciatrices combinées au positivisme technocratique d'une classe de gestionnaires architecturaux, l'architecture se réduira au simple design : purement instrumentale, strictement opérationnelle, telle une série de manœuvres opportunistes dans des contextes spécifiques et limités, dépourvus de toute transcendance et de tout mystère.

16h00

Philippe Potié

ENSA de Versailles

Pour une théorie aphoristique de l'architecture

La théorie, au sens antique du terme, appartenait aux sciences divinatoires. *Theorein*, c'est littéralement "contempler", soit l'art de décrypter les dessins célestes permettant à l'oracle de proférer l'augure. La conception antique qui entrelace ainsi tracé divin et parole augurale servira de modèle pour décrire le travail de la théorie au sein de la démarche architecturale. On montrera que cette discipline mentale, qui s'appuie sur une vision olympienne du monde, instaure en même temps qu'une "vacance du concept" comme le propose Peter Sloterdijk, une pensée laissant place à l'ambigu, au contradictoire, au poétique. L'aphorisme en serait, nous en faisons l'hypothèse, le mode privilégié d'énonciation. On montrera que la théorie "contemplative" permet de construire dans l'espace d'une fiction spatiale un scénario architectural aphoristique, un *templum*.

16h30

Emmanuel Petit

Yale University

L'idée : un concept en urbanisme

La mondialisation accélérée de la société va de pair avec une sublimation accrue de l'ensemble des transactions sociales, culturelles et économiques vers la sphère abstraite des médias et de la finance. Désormais le développement et la diffusion rapides de ce flux compensent la lenteur du dynamisme de la cité physique et transportent la réalité urbaine dans une ère que Zygmunt Bauman et Jean Baudrillard ont respectivement qualifiée de « liquide » et d'« hyperréelle ». Dans le contexte de cette liquidité, où le discours public se concentre sur l'imaginaire d'un inexorable changement climatique, d'une explosion de l'hétérogénéité démographique et d'une ultra-libéralisation inéluctable des marchés, l'urbanisme a succombé au pragmatisme anti-intellectuel ; d'ailleurs les débats théoriques qui le traversent ne font-ils pas sembler qu'aggraver cette impression générale de multiplicité et d'instabilité indéterminables. Aujourd'hui, l'architecte a un double rôle à jouer : d'une part il ou elle doit avoir l'audace de donner une forme et une structure physiques à des « contenus » urbains hautement volatils. De l'autre, l'architecte-urbaniste doit souligner son rôle en tant qu'intellectuel public – « une catégorie d'êtres hybrides ayant un pied dans le monde contemplatif, l'autre dans le monde politique* ». L'architecte doit dépasser le rôle d'expert ou de technicien et intervenir dans les protocoles contemporains du discours ; il doit contribuer à la cinquième dimension de la ville – à son « idée » véhiculée par les nouveaux médias. L'idée médiatique est désormais constitutive de la place qu'occupe une ville dans la conscience mondiale. Mon titre fait référence au livre écrit en 1924 par Erwin Panofsky : *Idea : A Concept in Art Theory*. J'aborderai les théories rhétoriques et urbaines de trois architectes néerlandais : Rem Koolhaas, Winy Maas et Ben van Berkel.

17h00

séance de questions et débat

**Public Intellectual: Between Philosophy and Politics*, sous la direction de Arthur M. Melzer, Jerry Weinberger et M. Richard Zinman (Rowman & Littlefield, Lanham (Maryland), c2003), xii.

SAMEDI 7 MAI

Des modifications pourraient survenir après la rédaction du présent programme nous vous invitons à consulter la mise à jour sur notre site internet www.sfarchi.org

9h30

Sergio Crotti

Politecnico di Milano

Des raisons (projectives) de l'architecture

La dérive post-historiciste de la production architecturale actuelle soulève un ensemble d'interrogations relatives à :

- l'affaiblissement du statut fondateur de l'architecture, voire sa dissolution, devant la désarticulation et la régression disciplinaire.
- la défection de la critique militante,
- la virtualisation des procédures projectuelles dans la production de l'espace bâti.

La chute de l'activité projectuelle « consciente » appelle à une re-signification spécifique de l'architecture, actuellement victime du processus protéiforme des mutations intrinsèques à la globalisation. Profitant du terrain favorable de la crise endémique, il s'avère nécessaire de régénérer le projet en faisant émerger la « nécessité de la théorie » pour une reconstitution du sens dans « l'agir disciplinaire », *i.e.* de l'acte projectuel.

La restitution du lien continu, bien que variable, entre les hypothèses, les instruments et les objectifs du travail projectuel, doit forcément procéder de l'antériorité de la conscience disciplinaire la plus avancée. Passer par une « pratique théorique » de l'architecture dont la dialectique cognitive structure les catégories morphologiques, typologiques, technologiques sous-jacentes, permet d'explicitier le type de relations qui s'établissent dans le caractère transformatif que le projet applique au réel.

Une telle synthèse entre le moment cognitif et le moment applicatif de l'architecture comme observatoire original de la réalité, offre à l'opération projectuelle le pouvoir de soutenir la cohérence entre les conditions du contexte, l'attribution des valeurs, la préfiguration de l'intervention, suivant des procédures rigoureuses, visant le contrôle de la complexité-temporalité-fluidité du « système dynamique » de l'habitat, pour une « morphogénèse » architecturale de l'espace.

10h00

Georges Teyssot

Université de Laval, Québec, QC, Canada

« Les plis de la membrane »

L'enveloppe est un thème que la philosophie partage avec l'architecture. Gilbert Simondon a théorisé la membrane par rapport à biologie de son époque. Cette théorie a conduit le philosophe à dessiner une topologie du vivant, laquelle lui a permis de travailler sur les notions d'« actuel » et de « virtuel » héritées d'Henri Bergson. Gilles Deleuze s'est inspiré de la théorie de la membrane chez Simondon, afin de développer ses hypothèses sur les singularités impersonnelles et pré-individuelles, formulées dans *Logique du Sens* (1969). Il remarque que la monade de Leibniz consiste en une membrane plissée, organe récepteur du monde, mais aussi d'une substance enveloppante, d'une peau en quelque sorte. Cette exploration des singularités

topologiques s'est poursuivie dans son livre sur Leibniz : *Le Pli* (1988). J'interrogerai également les concepts d'inflexion, les différentes formes de plis relevant du champ des singularités mathématiques, la théorie des catastrophes de René Thom, et, plus récemment, la théorie du cadrage chez Bernard Cache.

10h30

Mario Carpo

Yale School of Architecture

La fin du numérique : la fin du commencement, et la fin du design

Depuis près de vingt ans, les outils numériques de conception et de fabrication inspirent et enthousiasment architectes, innovateurs, philosophes et critiques. A partir du début ou du milieu des années 1990, les technologies de design et modélisation assistés par ordinateur ont généré une extension extraordinaire du répertoire des formes que les architectes pouvaient concevoir et construire. Nouvelles géométries et objets non géométriques de forme libre sont devenus monnaie courante dans l'architecture numériquement conçue. Les implications sociales et technologiques d'une sérialité non standard fondée sur le numérique ont bouleversé – et pour tout dire anéanti – plus d'un siècle de théories modernistes, et une nouvelle logique technique de variantes à la demande et sur mesure a d'ores et déjà supplanté l'ancien paradigme de la production de masse mécanisée et standardisée.

Or aujourd'hui les derniers développements intervenus dans le domaine de la modélisation informatique suscitent bien moins d'enthousiasme et sont même accueillis par beaucoup, y compris parmi les architectes les plus ouverts aux nouvelles technologies, avec un scepticisme prudent, sinon une franche inquiétude. Il apparaît en effet que la logique technique du paramétrisme contient en germe un nouveau processus de conception qui pourrait remettre en cause le contrôle de l'architecte sur le design et la détermination de la forme – et donc menacer la profession même d'architecte telle qu'elle est définie par la tradition humaniste depuis Leon Battista Alberti. Les designers numériques se rendent compte peu à peu que l'usage généralisé des outils actuels de design participatif pourrait bien sonner le glas de l'autorité architecturale tel que nous le connaissons jusqu'ici – ainsi que de la plupart des pratiques intellectuelles et sociales qui lui étaient associées.

11h00

Antoine Picon

ENPC / Harvard University

Ornement et subjectivité, de la tradition vitruvienne à l'âge numérique

On parle souvent aujourd'hui d'un "retour de l'ornement" lié à l'avènement d'une architecture numérique volontiers encline à jouer sur les effets de texture et de couleur. Mais l'ornement auquel il est fait allusion n'a pas grand-chose à voir au premier abord avec celui dont parlait la théorie architecturale classique ou encore la tradition beaux-arts. Tandis que l'ornement traditionnel était localisé, l'ornement numérique règne souvent sur des pans entiers de la façade. L'ornement se paraît autrefois d'une dimension symbolique affirmée ; la plupart des théoriciens contemporains de l'ornement reconnaissent qu'il ne possède aucune signification.

En fait, le seul point commun entre l'ornement d'hier et celui d'aujourd'hui pourrait bien résider dans les liens qu'entretient la question ornementale avec celle de la subjectivité. Ce sont ces liens que voudrait essayer de clarifier la communication proposée.

11h30

Olivier Gahinet

ENSA de Strasbourg / Ecole Polytechnique

Soulever pour l'éternité fragments pour une théorie portative

En visite à Paris dans les années 20, Prokofiev dira, à propos des musiciens français d'alors : il n'y a que Ravel qui *sache ce qu'il fait*. Savoir ce qu'on fait, voilà peut être le premier objectif de ce qui serait la théorie de l'architecture : une théorie de la pratique, en somme, pour reprendre les mots de Pierre Bourdieu à propos de la sociologie.

À un moment où le monde s'enfonce dans une crise majeure – économique, sociale, culturelle et écologique – et où l'architecture la plus en vue l'accompagne de son bavardage, il est plus que jamais nécessaire de « savoir ce que l'on fait » et de maîtriser le sens de la forme. Poser – et résoudre – des questions théoriques doit nous y aider. On propose ici un fragment d'histoire projectuelle de l'architecture, ou d'analyse devenue elle-même projet, afin de confronter les questions de projet d'aujourd'hui à celles d'hier.

On étudiera la « fortune projectuelle » d'un des thèmes qui parcourt toute l'histoire de l'architecture moderne : les pilotis, et leurs modalités : le bâtiment soulevé et la sous-face.

Parmi les « cinq points » proposés par Le Corbusier, les pilotis ont toujours semblé être une position plus théorique que réellement convaincante dans la pratique, où ils créent souvent un espace difficile à qualifier. A la fin de sa vie, Le Corbusier va revenir sur cette question, avec plusieurs projets qui mettent davantage l'accent sur la sous-face que sur les pilotis proprement dits. On montrera comment, dans ces projets qui semblent entamer une nouvelle « manière », cette sous-face devient le lieu de la représentation et du statut, et comment la réflexion corbuséenne ouvre des pistes pour traiter cette question qui traverse la modernité toute entière, et reste plus que jamais d'actualité : comment assurer en même temps le statut, l'identité et le fonctionnement d'un bâtiment ?

12h00

séance de questions et débat

13h00

Pause de midi

14h00

Anthony Vidler

The Cooper Union

The projection effect

Je proposerai de confronter les différents modes de représentation traditionnels et contemporains, pour en définir les conséquences sur le processus de conception et sur les édifices eux-mêmes. Pour situer les enjeux liés aux méthodes, nous reviendrons sur les débats opposant l'axonométrie à la perspective en Grande Bretagne et aux Etats-Unis dans les années 1960, sur la « fonction oblique » chez Paul Virilio et Claude Parent, sur les expérimentations sur la topologie de Ben Van Berkel et Caroline Bos, et d'une manière générale sur les procédures itératives relevant des outils numériques actuels.

14h30

Pierre Caye
CNRS

Le nom de l'architecture

Je ne parlerai ni de théorie ni de doctrine mais uniquement d'un nom, de celui qui nous occupe depuis tant de temps, « architecture », nom savant, complexe, lourd, signifiant tel qu'aucun autre art n'en connaît : l'*arkhê* du *tekhtôn*, autrement dit le principe de toute ce qui s'érige, voire, pour reprendre le terme de Gottfried Semper, le principe de toute tectonique. N'est-ce pas au nom de l'architecture et de ce qu'il signifie que toutes les doctrines et les théories architecturales ont pris leur essor à travers le temps ? Il s'agira alors de mieux comprendre l'opérativité de ce nom aujourd'hui, de prendre la mesure de ce qu'il peut au nom de son nom même.

15h00

Joseph Rykwert
University of Pennsylvania

Construction et politique

Les similitudes et différences entre sociologie et architecture sont remarquables. L'une et l'autre sont incontestablement historiques dans la mesure où leur travail dépiste et explique des événements passés ; cependant, lorsque les sociologues passent du discours théorique au projet, leur réflexion se transforme en action - cela s'est vérifié depuis Saint Simon et Auguste Comte ; en architecture, la cognition qui se mue en action aboutit à un bâtiment – ou en tout cas à un projet. Les changements rapides de modes stylistiques qui, au cours des dernières décennies, ont abouti à des projets dépourvus de véritable étayage théorique témoignent de la faiblesse des spéculations architecturales récentes. Du brutalisme au « post-moderne », au high-tech (de loin le plus envahissant), au « déconstructivisme » ou encore au « paramétrique », ces changements sont intervenus tandis que de vastes projets bâtis – en Chine et dans les Emirats, par exemple, où s'exprime une high-tech de bas niveau – ont été contraints à des torsions narratives (îles artificielles en forme de palmier, gratte-ciel imitant des voiles) afin d'introduire un minimum de variété dans l'inévitable monotonie qu'impose à la structure urbaine la nudité du verre et de l'acier.

Si faute il y a, à quoi l'attribuer ? Sans doute en grande partie à la pression socio-économique qui, au XIXe siècle, a transformé ce qui était jusqu'alors l'activité artisanale ou même artistique de l'architecte en une profession organisée, et qui aujourd'hui recompose cette profession en grosses entreprises commerciales qui n'ont besoin d'aucune réflexion théorique pour passer à l'action. Si l'on considère que cela constitue un problème qui nécessite une solution, celle-ci pourrait bien se situer en dehors des limites de la profession et exiger une certaine compréhension politique – et donc historique – du rôle de l'architecte, compréhension que la crise actuelle contribuera peut-être à favoriser.

15h30

Franco Purini

Faculté d'architecture Valle Giulia, Rome

Nécessité de la théorie

Je suis convaincu depuis toujours que seule une vision théorique de l'architecture permet à celui qui pratique *l'art de construire* d'obtenir des résultats dignes d'intérêt, non seulement sur le plan de la cohérence mais surtout sur celui de l'écriture architecturale. En un mot, le *style*, parfois la *poésie* et toujours la *durée* de ce qui vient à être pensé et réalisé, ne peuvent se rejoindre qu'à travers d'une précise prise de position théorique. Pour ce qui me concerne, au centre de mon architecture siègent trois idées. La première est celle de *l'anonymat*, c'est-à-dire d'une conception du langage comme système de signes en eux-mêmes privés de toute connotation. La seconde est l'idée de *l'origine*, du lieu mental dans lequel les choses prennent corps. En troisième place, il y a la notion de *coprésence des contraires*, c'est-à-dire que l'existence de contradictions thématiques est une condition privilégiée de l'acte projectuel.

D'un point de vue à peine synthétique, un des problèmes centraux qui se pose aujourd'hui à une vision théorique de l'architecture, c'est la conciliation entre la nécessité de sauver la continuité des instruments disciplinaires et l'exigence de transcrire, avec une sensibilité certaine au temps présent, les mutations toujours plus rapides qui impliquent les métropoles contemporaines. D'un côté donc, il faut continuer à considérer la *typologie*, la *tectonique*, la *coordination des parties* et la *forme*, pris comme les variables d'un processus de composition et non comme un *a priori*, comme fondement logique de l'acte projectuel ; d'un autre côté, il faut des éléments nouveaux en mesure d'exprimer la *fluidité de la communication*, l'*hybridation des fonctions urbaines*, les *métamorphoses* incessantes auxquelles sont soumises l'édifice, le *conflit* qui anime et donne sens à la vie urbaine.

16h00

séance de questions et débat

Mis à jour le 30.03.11